

L'ŒUVRE SAVANTE D'ERNEST RENAN

par

M. André CAQUOT

délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

À son départ du séminaire de Saint-Sulpice, Renan était bien armé pour accomplir une grande œuvre savante. À une curiosité innée, au goût du travail, à l'amour de la vérité, ses maîtres de Tréguier avaient ajouté la rigueur, en lui enseignant le latin et les mathématiques. Le séminaire et la crise qu'il y avait vécue lui avaient fait découvrir le champ qu'il fallait explorer. L'esprit du temps, enfin, lui avait communiqué cette ferveur qui inspire *L'avenir de la science* et dont Renan ne s'est jamais tout à fait départi. Il n'est pas de plaidoyer plus éloquent que *L'avenir de la science* en faveur de la philologie et de ses investigations les plus minutieuses. Toute la vie de Renan, homme de science, a été vouée à la réalisation de cet idéal du philologue qu'il avait tracé dès 1848. Le jeune Renan est alors entré en philologie comme il aurait pu entrer en religion, avec autant de sérieux et autant de foi en un but sublime.

Les *Cahiers de jeunesse* témoignent des intérêts du novice, bien répartis entre l'exégèse scripturaire, la théologie, la philosophie et la linguistique. C'est aux deux dernières de ces disciplines qu'il donne d'abord le pas, poussé par le cours de ses études. C'est d'un travail d'étudiant que sort l'article de 1848 sur *L'origine du langage*, devenu livre en 1858. Renan substituait aux spéculations métaphysiques de Bonald des hypothèses génétiques à peine moins hardies, mais en faisant une grande place aux étapes de la recherche, il faisait déjà œuvre d'érudit. C'est encore ce qui donne son prix à *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, issue d'un mémoire couronné par l'Institut en 1847. Pour appliquer à l'ensemble des langues sémitiques la méthode comparative que Franz Bopp avait illustrée pour l'indo-européen, Renan écrivit ce que Maurice Barrès tenait pour le plus beau de ses livres et que salua en 1855 un étonnant succès de librairie.

Dans le même temps, l'influence de Victor Cousin, qui donna une si belle impulsion aux études d'histoire de la philosophie, orientait Renan dans la préparation de ses thèses, mettant en œuvre ses compétences d'orientaliste et l'extraordinaire aisance à manier les compilations philosophiques médiévales qu'atteste sa thèse française de 1852 sur *Averroës et l'averroïsme*. La mission d'exploration dans les bibliothèques italiennes, qui lui avait été confiée en 1848, avait été l'occasion de maintes petites découvertes touchant le Moyen Âge. Renan a gardé pour l'histoire et la pensée de ce temps un goût manifeste dans ses érudites contributions à *Histoire littéraire de la France*.

Il aurait pu s'illustrer comme historien de la pensée médiévale en tant qu'elle fut l'héritière de celle des Grecs grâce à l'entremise des Orientaux de langue syriaque et de langue arabe. Sa thèse latine attirait l'attention sur les études profanes dans la chrétienté

syrienne et sur le rôle d'intermédiaire de cette communauté dans la transmission de la science antique aux Arabes et aux Juifs puis, grâce à eux, aux Chrétiens d'Occident. Le travail de Renan reposait sur une lecture, faite à Londres, de l'encyclopédie aristotélicienne de Bar Hebraeus, *La crème de la sagesse*, dont il se proposait de donner l'édition. Peut-être en fût-il découragé par le compte-rendu que fit de sa thèse latine le grand arabisant Reinhardt Dozy : « Nous nous permettons d'être francs avec Monsieur Renan et nous lui dirons que les talents peu communs qu'il a montrés dans son article sur Mahomet... et dans son livre sur Averroès l'appellent à des entreprises plus importantes que celle de publier des textes syriaques oubliés depuis longtemps ». Renan n'aurait pu souscrire à cette critique, car pour lui aucun vestige du passé n'était indifférent ; tout devait contribuer à l'immense prise de conscience du devenir dont il faisait le but philosophique de l'œuvre historique. Toujours est-il qu'il n'édita point *La crème de la sagesse*. Dans la sixième décennie du XIX^e siècle, il produit une série de « travaux spéciaux » - comme il aimait à les appeler - qui révèlent le grand projet mûrissant en lui, celui que réalisèrent plus tard *l'Histoire des origines du christianisme* et *l'Histoire du peuple d'Israël*. Renan a toujours pensé que ces histoires ne pouvaient s'écrire sans recourir à toute la documentation accessible, apparût-elle la plus insignifiante, remontant aux âges où s'élaboraient les grands écrits fondateurs, la Bible et le Nouveau Testament. Pour la connaissance de l'ancien christianisme, il est indispensable de prendre en compte la masse des écrits pseudépigraphiques qui témoignent de la fermentation des esprits au début de notre ère. Bien qu'il ait été rebuté par les débordements d'images et de spéculations qui caractérisent cette littérature, Renan apporte une contribution originale à sa connaissance en éditant pour la première fois, en 1853, le texte syriaque d'un *Testament de notre père Adam*, série de révélations sur le culte que rendent à Dieu les éléments cosmiques, sur la hiérarchie des anges et sur la venue du messie. L'origine et la date de ce texte restent discutées, mais on tend à donner raison à Renan qui soutenait l'unité foncière de la compilation syriaque.

Dès les années 1850, Renan songé à son *Histoire du peuple d'Israël* dont il donne une ébauche presque parfaite en recensant en 1855 la *Geschichte des Volkes Israel* d'Heinrich Ewald. On peut tenir pour des travaux préliminaires en vue de son œuvre majeure deux savants mémoires datés l'un de 1857, l'autre de 1860. Ils ont en commun de faire place nette à une recherche sérieuse sur les antiquités sémitiques en réduisant à leur juste valeur deux textes anciens qui égaraient les doctes. Renan suivait une tradition bien établie chez les sémitisants en traitant à son tour de *l'Histoire phénicienne* qu'un certain Philon de Byblos aurait traduite du phénicien d'un certain Sanchoniathon et que cite Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique*. Beaucoup voulaient y trouver une information digne de confiance sur la mythologie des anciens Phéniciens. Grâce à une analyse minutieuse, Renan établit que c'est un écrit composite, et par la critique des données mythologiques, montre que la compilation est beaucoup plus inspirée par l'hellénisme qu'elle n'a d'affinités avec la Bible. Il définit *l'Histoire phénicienne* de la manière la moins contestable, comme une de ces « archéologies » que les Orientaux, confrontés à l'hellénisme, écrivirent pour illustrer l'antiquité de leurs propres civilisations.

Sa connaissance intime des lettres et de l'histoire anciennes permit à Renan de dissiper une autre illusion, celle qu'avait fait naître un traité arabe d'agronomie et

d'horticulture, *L'agriculture nabatéenne*. De bons savants voulaient y voir la traduction d'un original « chaldéen » et, de la sorte, un vestige de l'ancienne civilisation babylonienne dont on ne pouvait encore consulter les sources authentiques. Renan montra que le texte arabe ne faisait que transmettre des traits de civilisation de la basse antiquité méditerranéenne, sans valeur particulière pour qui veut éclairer le passé des Sémites.

Force est de s'en tenir à des sources moins suspectes, la Bible hébraïque et les rares inscriptions provenant de la Terre Sainte et des régions voisines. Renan n'a pas été un exégète de la Bible comparable aux Allemands qu'il admirait: W. Gesenius, A. Dillmann, H. Ewald, J. Wellhausen. On ne doit cependant pas exclure de son œuvre savante ses traductions de *Job*, du *Cantique des Cantiques* et de *l'Ecclésiaste*. Elles se signalent encore par une sage parcimonie critique dans l'établissement du texte et par l'originalité dans la conjecture pour définir le lieu et la fonction de livres parmi les plus difficiles de l'Ancien Testament, même si les hypothèses de Renan ne convainquent pas plus que d'autres. Tel est le sort commun des études bibliques. Renan a été plus original et s'est acquis un titre plus sûr de gloire en attachant la plus haute importance aux inscriptions hébraïques, phéniciennes et araméennes, alors si rares et si peu exploitées. Son goût de l'épigraphie se manifeste dès 1856 par l'étude d'une dédicace araméenne trouvée dans le Serapeum de Memphis. Renan fut le premier à y lire le nom du dieu Osiris-Apis. C'était le seul point où il se prononçait avec assurance. Les derniers mots de son article valent d'être cités et devraient être constamment médités par tout épigraphiste sémitisant: « Des philologues plus habiles ou plus heureux iront peut-être au-delà, mais ils feront bien de se garder de la prétention dangereuse en de pareilles études de donner des interprétations complètes. »

En 1860, la notoriété de Renan orientaliste lui vaut d'être chargé par le gouvernement impérial d'une mission archéologique au Levant. L'imposante publication qui en résulta sous le titre *Mission de Phénicie*, tient encore un rang d'honneur dans les fastes de l'archéologie française. A cette époque et en ce lieu, l'archéologue ne pouvait envisager que des explorations de surface complétées par quelques dégagements. Mais Renan a déjà une vue moderne de la discipline lorsqu'il proclame que « le but d'une mission n'est pas de rapporter le plus d'objets possible aux galeries » et dénonce « la petite curiosité de l'amateur, ennemie de la grande curiosité du savant ». Pour lui, l'archéologie est une forme de l'érudition qui ne doit faire fi d'aucun vestige du passé. Ainsi s'explique la richesse de l'information contenue dans les 885 pages de la *Mission de Phénicie* : les sites visités étaient décrits avec toutes les précisions topographiques, les légendes locales et les notices des historiens étaient rassemblées, les monuments dépeints avec exactitude, les moindres pierres inscrites reproduites et longuement commentées. Renan, le premier, a donné l'interprétation juste de certains monuments, établi la forte et durable influence de l'Egypte sur Byblos, reconnu que l'hellénisme avait pénétré ces terres bien avant la conquête d'Alexandre, défini d'une manière encore admise l'art phénicien du premier millénaire pré-chrétien.

Si féconde qu'ait été la mission de Phénicie, elle a dû décevoir un peu le Renan sémitisant, car il ne rapportait qu'un texte phénicien, une épitaphe de huit lignes trouvée au sud de Tyr. Faute de chance, il crut que l'épigraphie sémitique était plus pauvre qu'il n'est apparu peu après. Quand en 1867 il présente à l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres le projet de constitution d'un *Corpus inscriptionum semiticarum*, il estime que deux volumes suffiront à rassembler la matière, calcul qui s'est révélé inexact du vivant même de Renan. Il eut en effet le démenti et la joie de voir se multiplier les épigraphes sémitiques, en partie grâce aux missions que l'Académie, grâce à lui, suscita ou soutint. Jusqu'à la fin de ses jours, Renan a publié des travaux d'épigraphie sémitique, éditant d'importantes inscriptions phéniciennes, comme la patère archaïque de Limassol, l'inscription coronaire du Pirée, l'építaphe de Tabnit roi des Sidoniens, reprenant l'étude d'inscriptions nabatéennes du Nord de l'Arabie. Jusqu'à la fin de ses jours, il a pu animer la commission académique du *Corpus inscriptionum semiticarum*, entouré de collaborateurs dont le renom persiste parmi nous. Il a eu la joie de voir sortir des presses en 1881 le premier fascicule du *Corpus* dont il avait fait un monument de luxe typographique autant que d'acribie philologique. L'entreprise affichait cependant la modestie de ses prétentions. Renan rêvait d'un artifice typographique qui eût permis de saisir d'un seul coup d'œil le degré de probabilité des assertions et, dès 1867, il reconnaissait qu'à peine publiés, des recueils de ce genre apparaissent lacuneux, car de nouvelles inscriptions sont découvertes. C'est pourquoi l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres poursuit cette œuvre de Renan sous des formes nouvelles mieux adaptées à la variété et à la dispersion des monuments venus au jour depuis un siècle. Mais les spécialistes qui travaillent dans ce domaine ne cessent de se réclamer de l'esprit de Renan et s'efforcent de répondre à ses exigences.

Il disait que parmi toutes ses œuvres, le *Corpus inscriptionum semiticarum* avait sa préférence. Or, cette œuvre est anonyme, quoique l'on reconnaisse la plume de Renan dans bien de ses pages écrites en un latin disert et précis. C'est donc là que nous trouvons l'image que Renan a voulu laisser de lui-même, celle d'un modeste serviteur de la connaissance du passé, prudent quand il énonce une opinion et toujours prêt à la corriger. L'œuvre savante de Renan accomplit ainsi le programme de vie qu'il se traçait dans *L'avenir de la science*, devenir l'un de ceux qui en hâtant le progrès hâtent leur propre mort et ne laissent plus qu'un nom dans les fastes de l'esprit. Le trait pourrait surprendre les lecteurs de son œuvre littéraire et philosophique, et même ceux de la grande œuvre historique qu'il élabore à partir de 1860. S'il refuse de se laisser charmer, celui qui parcourt *l'Histoire des origines du christianisme* et *l'Histoire du peuple d'Israël* ne sera-t-il pas plus d'une fois offusqué par la place obsédante d'une idée générale, par les jugements de valeur que commande la foi renanienne en un sens de l'histoire?

Il conviendrait de ne pas oublier que dans ces grandes synthèses, Renan s'est senti libre de recourir à une intuition quasi poétique pour suppléer le manque de documentation. Il a revendiqué le droit à l'hypothèse, mais pour construire celle-ci, il entendait ne négliger aucun élément d'information directe. Il a recueilli tout ce que la connaissance objective permettait d'atteindre pour éclairer les origines proches et lointaines du christianisme et a senti de la sorte ce que les découvertes ultérieures ont confirmé : la solidarité de la religion d'Israël et des religions sémitiques anciennes, la solidarité du Nouveau Testament et des courants de pensée qui traversaient le judaïsme palestinien au tournant des âges. Il conviendrait peut-être de rappeler à certains critiques que les synthèses historiques de Renan, qu'ont lues et méditées tant d'esprits fascinés par nos racines spirituelles, reposent sur une recherche aussi scrupuleuse que celle dont témoignent les « travaux spéciaux » évoqués tout à l'heure. Il n'était pas inutile de rappeler

ici la valeur de ces « travaux spéciaux » : ils constituent une œuvre en quelque sorte ésotérique, réservée à quelques spécialistes qui les pratiquent encore et qui, habitués par Renan lui-même à apprécier les choses en les replaçant en leur temps, ne manqueront jamais d'en reconnaître la nouveauté et la richesse.